

pris, grâce à sa présence, un tour naturel et régulier. Elle venait d'ailleurs d'apprendre par les commérages des voisins que le fiancé de Marianne, Gérard de Combaleu, était allé passer deux ou trois jours à Paris, et elle était bien aise que la première entrevue eût lieu en son absence.

La mère et le fils se présentèrent donc dans l'après-midi chez madame de La Pave. Ils furent reçus et très fraîchement reçus par madame de Combaleu, qui depuis qu'elle avait appris l'arrivée soudaine de Maurice, exerçait sur les approches du château une surveillance militaire. Elle s'excusa de ne point faire prévenir sa nièce : c'était inutile : sa nièce était souffrante et gardait la chambre.

— Mon fils est absent, ajouta-t-elle, c'est la première fois qu'ils se séparent depuis qu'ils sont fiancés et vous comprenez que le cœur de la pauvre enfant en est tout endolori. Elle a pleuré toute la matinée.

Comme elle disait ces mots d'un ton pénétré, la porte s'ouvrit et madame de La Pave entra, non pas telle que la représentait sa tante, les traits défaits et l'air languissant, mais radieuse, parée, triomphante et même gaie, bien que la gaieté ne fût pas habituellement le caractère distinctif de sa beauté.

— Ah ! quelle bonne surprise ! s'écria-t-elle, en tendant ses deux mains, l'une à Maurice, l'autre à sa mère.

Cet accueil, ce langage étaient fort loin de répondre aux prévisions de M. de Frémuse : — sa présence, au lieu de produire sur la jeune veuve, comme il s'en était flatté, l'effet d'une tête de Méduse, semblait lui causer un véritable plaisir, et c'était lui, tout au contraire, qui se sentait à demi-pétrifié ; sa mère ne l'était guère moins. Madame de La Pave parut jouir à sa manière discrètement ironique de la stupeur de ses hôtes, et, en même temps, de la mine décontenancée de sa tante. Sa belle humeur en redoubla, et elle fit à peu près seule les frais de la conversation avec une aisance et un enjouement d'autant plus extraordinaires qu'ils ne trahissaient pas l'ombre d'affectation.

Quand elle vit Maurice près de se retirer :

— Eh bien ! commandant, lui dit-elle, en riant et cette promenade à cheval... que vous me devez depuis un an ?

— Madame, dit Maurice après une pause d'étonnement et d'hésitation, quand vous voudrez !

— Oui, reprit-elle en riant plus fort, vous me dites toujours : — Quand vous voudrez !... Et puis quand je veux, vous vous sauvez !

— Essayez encore une fois, dit le jeune homme.

— Avouez que je suis une bonne femme. — Eh bien ! toujours demain à dix heures !

Pendant que M. de Frémuse et sa mère s'acheminaient vers le Prieuré en se communiquant leurs impressions sur l'attitude singulière de Marianne, madame de Combaleu demandait à sa nièce sur un ton aigre-doux si elle jugeait bien opportune, à la veille de son mariage, cette promenade à cheval en tête-à-tête avec un étranger.

— D'abord, répliqua madame de La Pave, le commandant n'est pas pour moi un étranger ; ensuite, nous ne serons pas en tête-à-tête, puisque nous aurons François ; enfin, je ne suis pas une jeune fille, mais une veuve, et, en cette qualité, je crois pouvoir me promener jusqu'à nouvel ordre avec qui me plaît.

— Mais ne crains-tu pas, ma mignonne, de froisser un peu Gérard ?

— Non ! dit madame de La Pave ; et elle s'en alla.

VII

— En somme, conclut Maurice résumant son entretien avec sa mère, mon tort a été de prendre cette femme au sérieux. Je la jugeais fort coupable, parce que je lui supposais une certaine profondeur de sentiments, une certaine consistance morale : bref, je la croyais responsable, et il est évident qu'elle ne l'est pas. Sa contenance en face de moi vient de nous le prouver, elle n'a pas le sentiment de ce qu'elle fait. C'est une enfant et une insouciance... Au lieu de se fâcher de sa conduite, il faut en rire !

Madame de Frémuse n'était peut-être pas aussi convaincue que son fils de l'inconscience de leur belle voisine. Cependant les choses prenaient après tout une tournure rassurante ; la situation se détendait, et la vieille dame put retrouver la nuit suivante le sommeil qu'elle avait à peu près perdu depuis la brusque arrivée de son fils. Elle vit donc partir sans trop d'émoi le lendemain matin pour son rendez-vous.

Quelques minutes avant dix heures, le commandant faisait son entrée dans la cour du château de La Pave, où deux chevaux tenus en main par un vieux piqueur piaffaient en machant leur mors. Presque aussitôt la jeune châtelaine, sévèrement ajustée et moulée dans son costume de cheval, descendit les degrés de la terrasse, laissant sa longue jupe ondoyer derrière elle ; elle salua légèrement de la cravache :

— Bonjour, monsieur ! dit-elle gaiement, et elle se mit en selle.

Ils s'engagèrent alors dans l'avenue, suivis à quelques pas par le vieux domestique, et ils se trouvèrent bientôt perdus dans les labyrinthes de la riante campagne normande, passant des petits sentiers ombragés aux grands chemins clairs et blancs.

Malgré l'extrême légèreté de sentiment que Maurice attribuait, non sans apparence, à la jeune veuve, il avait cependant cru tout à fait impossible qu'à leur première minute de tête-à-tête elle ne fit pas au moins quelque allusion au secret qui était entre eux et qu'elle n'essayât point quelque vague apologie de son mariage. Il s'était préparé à lui répondre sur ce point avec un respect glacial dans l'indifférence qu'elle y apportait elle-même, bref à la traiter comme une enfant qu'elle était.

Mais cette enfant ne se hâtait pas d'aborder un sujet d'entretien si naturellement indiqué dans la circonstance. Elle n'en paraissait d'ailleurs nullement embarrassée, ni préoccupée. Elle humait joyeusement les bonnes odeurs de la campagne et du printemps, coupait du bout de sa cravache le long des haies les pousses fraîches des fougères, disait des tendresses à son cheval et laissait voir enfin tous les signes de la plus pure satisfaction intérieure. C'est que cette enfant était une femme, une femme profondément consciente de ce qu'elle avait fait, de ce qu'elle faisait et de ce qu'elle voulait. Elle avait joué une partie hasardeuse : elle avait obtenu un premier triomphe ; elle se sentait lancée en plein dans la passion, dans l'aventure, dans le danger, dans l'inconnu, et tout ce qu'il y avait de féminin en elle palpitait de plaisir.

Au milieu d'un temps de galop qu'elle avait mené avec beaucoup d'entrain, elle s'arrêta tout à coup.

— Qu'y a-t-il ? dit Maurice.

— Oh ! rien !... dit-elle, une étourderie, un oubli. Voulez-vous appeler François ?

Maurice fit signe au domestique, qui s'approcha.

— Mon bon François, dit la jeune femme, il faut que-